

Jean-Marc Chavigny

*Ce petit vélo
dans ma tête*



Jean-Marc Chavigny

Ce petit vélo dans ma
tête

© Jean-Marc Chavigny, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3652-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE PREMIER - Mathilde

— Je ne voterai pas.

Céline s’assit doucement en face de Mathilde sans la quitter du regard, interrogative. Ces quelques mots résonnaient dans sa tête tout en prenant du sens, sans aucune émotion particulière, si ce n’est la surprise. Placée en face de sa grand-mère, Céline réfléchissait. Le plus souvent leurs échanges étaient profonds. Mais de temps en temps, les conversations restaient légères, faites de questions sans réponse. Juste des mots qui rassurent, complices, sans attendre de démonstration, d’analyse ni de conclusion. Simplement papoter pour partager. Cette petite phrase n’en faisait vraiment pas partie.

— Qu’est-ce que tu racontes, Grand-Mère ?

Mathilde releva les yeux et regarda par la fenêtre. Un avion avait laissé une traînée blanche dans le ciel, qui commençait à se dissiper en fins filets de brume. Le ciel était dégagé, et la chaleur douce, comme souvent à la fin de l’été. Mathilde savait que Céline aurait du mal à comprendre, mais sa décision était prise. Ses idées étaient claires, même si elles lui semblaient encore difficiles à exprimer. Non pas que ses 86 printemps aient embrumé son esprit, resté limpide comme de l’eau de roche malgré les années, mais plutôt que cette décision était un aboutissement réfléchi. Pas aisé de résumer un cheminement tortueux et complexe en quelques mots. Mathilde affichait de grands yeux bleu pâle, d’une couleur délavée pastel, surlignée d’un halo encore plus clair, comme souvent chez les personnes d’un certain âge. Son regard restait fixé sur l’extérieur, les deux mains sur les genoux. Elle parlait doucement.

— La violence est juste là, à nos pieds, et tous jettent de l’huile sur le feu. Je ne cautionnerai ni l’un ni l’autre.

— Tu ne peux pas comparer un parti extrémiste et un parti républicain !

— Je ne pense plus que ce soit si simple. Ça l’a été avant, plus maintenant.

Céline n’était pas en colère ni déçue, plutôt dubitative. Elle était intelligente et savait que sa grand-mère aussi. Ses émotions ne prenaient pour ainsi dire jamais le dessus sur sa réflexion, ses réponses restaient posées dans quasi toutes les situations. Lorsqu’une conversation dérapait dans l’agressivité ou le « sans intérêt », la jeune femme se taisait ou partait. Leurs discussions, depuis que Céline était en âge de comprendre, avaient toujours été assez élaborées. La finesse et la réflexion faisaient partie intégrante de leurs tête-à-tête, même les plus anodins. Depuis peu, la politique et l’évolution du monde étaient des thèmes qui revenaient souvent sur le tapis. La période d’élection s’y prêtait évidemment, mais même avant le début de la campagne, le sujet était bien présent. Le contexte social dégradé nourrissait abondamment leurs échanges.

Au départ, Céline avait été amusée par l’investissement de sa grand-mère, seule source d’informations pendant son enfance. Puis, petit à petit, les sources s’étaient diversifiées, sa curiosité pour le monde lui avait permis de trouver de quoi alimenter son cerveau d’enfant. Toute petite déjà, elle aimait chercher dans les livres de la bibliothèque, ou sur internet où elle se faufilait d’un site à l’autre, jusqu’à trouver et confirmer ses réponses. Dans ces moments de recherche, le temps pour elle n’avait pas grande importance, seul comptait qu’elle soit sereine avec la synthèse personnelle découlant de ses investigations. Hors de question de rester avec des doutes ou des incertitudes. Son côté perfectionniste lui permit ainsi de développer une connaissance pointue des sujets abordés par sa grand-mère. Un côté jusqu’au-boutiste naturel chez elle. En grandissant, cet appétit s’étendit progressivement à d’autres thématiques.

La politique la passionnait malgré son jeune âge, ce qui la différenciait de

beaucoup d'autres étudiants pour lesquels aller voter était une perte de temps, voire une aberration. Certains, assez nombreux, avaient tout simplement supprimé ce moment citoyen de leur vie, le vote n'existait plus pour eux. Mais ce n'est pas là le seul trait qui la rendait singulière et souvent l'éloignait des autres étudiants. Son air calme et pensif, sa maturité supérieure à la moyenne lui donnaient un air physiquement plus âgé, et intellectuellement plus sage. Sa peau pâle et fine accentuait ce côté adulte sérieux. L'austérité que lui reprochaient certains était une interprétation inadéquate, ce trait ne la caractérisant pas du tout. Beaucoup prenaient pour de la rigidité voire du mépris ce qui n'était que de la réserve ou du décalage.

La maturité de Céline était en grande partie due à son intelligence bien au-dessus de la moyenne, ce qui paradoxalement était souvent plus un handicap qu'autre chose. Un décalage trop important, même s'il semblait à première vue avantageux, pouvait vous isoler, vous éloigner, rendant la compréhension à votre égard difficile pour l'entourage. Cette particularité lui donnait quelquefois l'impression de parler une autre langue, d'évoluer dans un monde parallèle. Un vilain petit canard. Plus petite, elle avait beaucoup souffert de ce gouffre qui rendait la relation avec ses semblables tellement difficile. Combien de nuits avait-elle pleuré après des brimades, réflexions ou insultes de la part d'autres élèves qui la trouvaient bizarre, anormale ! Combien de fois avait-elle voulu s'enfuir, trouver un lieu plus accueillant pour elle ! Nombre de ses rêves lui offraient une forme d'évasion vers une terre plus clémente et moins peuplée. Souvent, dans ses songes, elle se voyait voler dans le ciel, regardant la terre de là-haut. Était-elle asociale, anormale ? Elle refusait ces qualificatifs dont on l'affublait, persuadée que la vérité était ailleurs, même si mettre le doigt dessus était pour l'instant impossible. C'était aussi l'une des raisons qui faisait que Mathilde et Céline étaient tellement en phase. Ce lien rassurait Céline, remettant du réel dans sa vie qui lui semblait si souvent extraterrestre.

Elle avait toujours été très proche de sa grand-mère, restant en contact, que ce soit par ses visites, ses appels téléphoniques. Elle la connaissait par cœur. Mais aujourd'hui, quelque chose s'était modifié dans son regard. Était-ce de la résignation, du détachement ? Céline n'avait pas encore compris, mais elle savait que ce n'était pas une parole en l'air, qu'un

changement profond était en train d'éclorre dans son esprit. Sa perception fine des émotions était permanente, particulièrement dans cet endroit familial où cette faculté se trouvait décuplée.

— Tous ces petits chefs ne cherchent plus la concorde, tout est allé trop loin.

— Il va falloir que tu m'expliques, Mamie. Il y a un mois, il fallait que tout le monde se réveille, et aujourd'hui j'ai l'impression que tu baisses les bras.

Mathilde tourna la tête vers sa petite-fille, la regardant avec douceur, sans provocation ni gêne. Ses idées s'étaient clarifiées lentement depuis plusieurs semaines, et la veille, tout s'était rangé dans son esprit, comme après un grand ménage où l'on retrouve des souvenirs que l'on croyait perdus. Des bribes d'idées désordonnées, d'impressions et d'analyses s'étaient regroupées pour former une synthèse claire et lisible, au moins pour elle.

La violence est animale, et l'être humain est un animal, pensait-elle. Ce point n'était plus à discuter depuis longtemps. Côté des horreurs dans les médias était devenu la norme. Malgré la souffrance profonde que ces images et témoignages entraînaient chez Mathilde, elle ne pouvait complètement s'en protéger. Elle cherchait à se déconnecter de toutes ces sources d'informations morbides et peu constructives, mais par la force des choses, elles arrivaient à lui revenir dans la figure, comme un boomerang. Toujours un proche qui racontait, une télévision ou une radio qui parlait, un journal qui traînait en vous jetant ses titres au visage, les mauvaises nouvelles se frayaient inexorablement un chemin jusqu'à leur cible pour distiller leur venin.

Elle avait bien intégré que la violence était viscérale, instinctive et quelquefois salvatrice lorsque notre vie était en danger. Le zèbre, par exemple, qui fuyait devant le lion montrait une réaction normale et plutôt bien pensée ; et la violence « saine » du félin restait quasi constamment explosive et fugace, comme un feu de paille, aussi brutale que temporaire. Mais à côté de cela, on observait aussi les conséquences parfois dramatiques

d'accès de violence, isolés ou commis en groupe, capables de détruire une vie, une famille, et où l'humain pouvait être le zèbre. Malgré toute son horreur, cette violence-là ne durait pas. La violence gratuite, répétée, organisée, était de loin la plus nocive.

L'être humain avait une capacité d'analyse assez faible, même si elle était la plus élevée de tous les êtres vivants. Avec le recul d'une vie, Mathilde en mesurait autant la petitesse que l'ampleur des conséquences. Les réactions habituelles étaient souvent rapides, trop rapides, peu réfléchies. Une réponse à l'emporte-pièce, une réaction de rejet, un regard cassant ou méprisant, une remarque vexante ! Oui, l'humain fonctionnait ainsi, et prendre du recul sur un événement, sur une situation ou se poser pour ressentir ses émotions lui était plus compliqué que de réagir violemment ou simplement spontanément. Parfois, cette analyse n'était tout simplement pas dans les cordes de celui qui était présent.

Mathilde avait compris depuis longtemps que les responsables de la violence organisée étaient toxiques pour l'humanité, que l'origine de bien des maux était tout simplement la création froide de quelques décideurs. Mais qui étaient-ils ? Ces êtres étaient identifiés facilement lorsqu'il s'agissait de fanatiques reconnus, de dictateurs. Dans le cas présent, ils apparaissaient déguisés en hommes ou femmes politiques « normaux ». Le discours semblait plus modéré. Un tyran manipulateur dans un costume d'homme d'État. La sournoiserie poussée à son comble.

Toute sa vie était jalonnée de constats et d'analyses sur les interactions humaines : l'homme était attiré inexorablement par les siens, et par les leaders d'opinion. L'histoire comptait nombre de grands mouvements de masse créés de toutes pièces après quelques discours d'un seul homme, semblables aux prédications les plus efficaces. De Hitler à Gandhi, les exemples foisonnaient sur tous les continents, et nos livres étaient noircis de récits de foules ayant suivi des hommes que les événements avaient hissés en héros, autant que de despotes ayant écrit les pages les plus sombres de notre histoire. L'homme cherchait aussi à se rapprocher de ses semblables pour se fondre dans la masse, un mimétisme pour beaucoup salvateur, juste pour ne pas se sentir différent. Cette différence que l'on fuyait, qu'il fallait

dissimuler à tout prix, qui vous donnait un sentiment d'exclusion, de mal-être ou de gêne.

Mathilde avait donc cessé de croire en l'État. Cela avait estomaqué sa petite-fille, mais elle savait sa grand-mère honnête, et en aucun cas ce virage ne correspondait à un coup de tête. Ses idées avaient forcément des fondations solides.

La jeune femme se remémorait les écrits de Bertrand Russell qui décrivait l'État comme une institution dont la finalité était le pouvoir. Adolescente, elle avait lu ses livres et avait vite compris l'étendue des règles de ce pouvoir et leurs conséquences délétères. Elle se rappelait en détail certaines pensées du mathématicien. Déjà, avant la Seconde Guerre mondiale, il énumérait plusieurs points essentiels du devoir de l'État. À l'époque, les socialistes voulaient favoriser la répartition des richesses et se battaient pour une existence décente pour les travailleurs ; les libéraux, eux, prônaient la productivité à tout prix ; alors que, toujours selon Bertrand Russell, le plus important était le bonheur de la population, sa vitalité et la stimulation du progrès. Céline avait constaté qu'à l'époque aucun politique n'avait encore intégré ce message. Et depuis, rien n'avait changé sur ce point. Les rêves de changement de Céline et son intérêt pour la politique avaient débuté en lisant ces lignes.

Les partis nationalistes « modernes » avaient depuis longtemps oublié les discours trop xénophobes et violents. Leur tournure était désormais plus discrète, mais la préférence nationale n'en rythmait pas moins leurs campagnes, et beaucoup de leurs membres interprétaient leurs phrases plus ou moins consciemment comme une invitation au racisme primaire. Céline savait que, malgré les années écoulées, nous en étions toujours au même point, aucun doute pour elle.

Très tôt dans sa vie, Mathilde avait réalisé que convaincre le peuple d'aller voter constituait un véritable challenge. La population devait être certaine du bénéfice qu'elle en tirerait. Du côté des politiques, la

communication avait pris une part grandissante dans leur action, jusqu'à devenir une compétence indispensable, tout simplement pour nous convaincre à coup sûr de leur crédibilité. Mais cette dernière était trop souvent ridicule ou absente. Une crédibilité basée sur des promesses enrobées de communication dont la plupart s'évaporaient avec le dépouillement des urnes.

— Tu vois, ma chérie, je pense sincèrement que les deux candidats qui restent, malgré leurs différences, ne changeront pas notre pays. Les choses vont continuer à coups de discours et de réformes de surface, mais rien ne changera. Alors, je ne crois plus que voter puisse changer quelque chose dans ce pays.

— Donc, tous les discours que tu as tenus à Charlotte, qui ne votait pas, c'était du vent ?

— Non, j'y croyais encore il y a peu de temps.

Charlotte était très différente de sa sœur. Svelte et élégante, cette blonde aux reflets cuivrés avait un physique insolent, de grands cils soulignant ses yeux bleus, une bouche généreuse et souriante découvrant de belles dents blanches, et une peau douce, même sans la toucher, qui avait oublié d'être adolescente. Elle était pleine de vie, et souvent au centre des discussions et des regards. Son caractère bien trempé et son assurance en société la distinguaient encore un peu plus de sa sœur. Pas sentimentalement mais socialement. Les deux sœurs aimaient se retrouver en privé ou en petit comité pour discuter et refaire le monde. Elles avaient aussi en commun l'amour inconditionnel de leur grand-mère qui, malgré des relations différentes, les appréciait presque autant l'une que l'autre. Elles emplissaient aujourd'hui la vie de Mathilde, avec des côtés complémentaires qui finalement se mariaient bien. Chaque rencontre la nourrissait.

Charlotte diffusait la joie de vivre, comme la lumière autour d'une bougie. Ses proches se sentaient bien auprès d'elle. Son énergie était contagieuse. Tout était fluide chez elle, ses paroles, ses projets, jusqu'à ses gestes. Tout semblait si simple, y compris quand certaines décisions